



Michel Noël

# LE PENSIONNAT

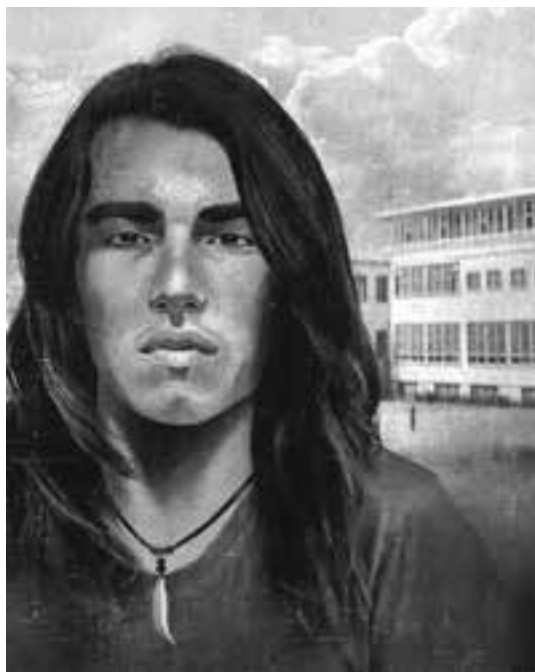
Une histoire vécue par  
150 000 jeunes autochtones



Michel Noël

# LE PENSIONNAT

Une histoire vécue par  
150 000 jeunes autochtones



J'ai écrit ce roman en hommage à tous les survivants des « pensionnats indiens » du Canada et à la mémoire de tous celles et ceux qui y ont laissé leur vie. M.N.

Illustration de couverture : R. Binette  
Illustrations de l'intérieur : Jacques Nêwashish

ADO ET COMPAGNIE

# AVANT-PROPOS

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le gouvernement fédéral canadien a créé de toutes pièces des pensionnats indiens à travers le pays, dans le but d'assimiler les Amérindiens et les Inuits. Avec l'étroite complicité des instances religieuses, tant catholiques qu'anglicanes, les représentants de l'État s'en sont pris aux jeunes car, disaient-ils, c'est auprès des enfants qu'il fallait intervenir pour opérer un changement radical et « extirper l'indien qu'il y avait dans l'Indien ».

La tragique histoire des pensionnats trouve son origine à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle lorsqu'est né un projet d'éducation en trois volets au service de l'assimilation : un premier volet comportait une justification pour enlever les enfants de leurs villages et briser les familles autochtones, un deuxième contenait une pédagogie précise visant à resocialiser les enfants dans les écoles et un troisième prévoyait des façons d'intégrer les diplômés dans le monde non autochtone.

Les idées de l'Église et de l'État en matière d'éducation reposaient sur le principe, courant à l'époque, qu'il fallait

soustraire les enfants autochtones à leur « entourage funeste », les isoler de leurs parents, de leur famille et de leur village et les garder en permanence dans le cercle de la civilisation.

Toutefois, rien de tout cela ne pouvait se matérialiser tant que les enfants ne seraient pas délivrés des liens qui les attachaient au mode de vie de leurs parents, de leur village et de leur culture. Les agents civilisateurs des Églises et du ministère le savaient pertinemment et avaient surtout conscience qu'il ne suffisait pas, pour atteindre leur but, de rassembler les enfants dans les écoles. Il fallait plutôt se livrer à une attaque concertée sur leur être profond, sur leur schéma culturel de base et sur leur vision du monde. Il fallait leur apprendre à voir le monde comme un lieu européen, où seules les valeurs et les croyances européennes avaient un sens, et à renier les superstitions de leurs cultures primitives. Les enfants devaient être coupés non seulement de leurs parents mais également de leur culture et de leur spiritualité. Ces enfants seraient donc séparés à jamais de leur village car, même s'ils retournaient chez eux, ils seraient séparés des leurs par le fossé des générations [...] C'est jusqu'à cette extrémité qu'il fallait aller pour que les élèves indiens cessent d'être des sauvages et accèdent à la civilisation.

---

Extrait du Rapport de la Commission royale sur les peuples autochtones, vol. I, chap. 10 (Un passé, un avenir), Gouvernement du Canada, 1996.



PREMIÈRE PARTIE

NIPISHISH

## LE PENSIONNAT

Mon grand-père s'appelle Wawaté.  
C'est ainsi que les Anishnabés nomment  
les aurores boréales. Ma grand-mère  
s'appelle Kokum. C'est le nom que nous  
donnons à la lune lorsqu'elle est ronde.  
Ma mère, que j'ai peu connue, porte un beau  
nom et un beau prénom. Elle s'appelle Flore  
St-Amour. Flore comme une fleur sauvage  
et Amour pour la plus belle création de  
l'humanité. Mon père s'appelle Shipu, ce qui  
signifie Grande Rivière. Et moi, il m'a baptisé  
Nipishish, Petite Rivière. Je suis le fils d'une  
Grande Rivière et d'une Fleur Sauvage  
et le petit-fils des aurores boréales  
et de la pleine lune.





## LE MISSIONNAIRE

J'ai des doutes sur la sincérité de notre missionnaire, le révérend père Beauchêne. Je n'aime pas son odeur ; il pue la mousse humide et les champignons écrasés. C'est un rusé, ça se voit dans ses petits yeux vitreux de belette. Mon père ne l'aime pas non plus, mais il n'a pas le choix. Il lui faut le tolérer sans maugréer. Les Indiens n'ont pas le droit de parole. Comme s'ils n'existaient pas.

En forêt, nous avons des maîtres absolus et omniprésents : la C.I.P. (Canadian International Paper, la plus grande entreprise forestière de la région), la H.B.C. (Hudson's Bay Company, magasin général et commerce de fourrures), la Police montée<sup>1</sup> et le clergé. Ce sont eux qui contrôlent tout, qui prennent toutes les décisions. Ils disent que cela vaut mieux puisque nous agissons comme des enfants et que, de toute façon, ils ne veulent que notre bien.

---

<sup>1</sup> Appellation courante, autrefois, de la Gendarmerie royale du Canada.

Critiquer le curé, la police montée, la C.I.P., les bûcherons, les chasseurs, les pêcheurs, tous ceux qui envahissent nos forêts et perturbent notre vie et nos habitudes, c'est commettre un péché mortel, s'attirer les foudres du ciel, s'assurer sur terre une place de choix en enfer. Comme un mal nécessaire, nous endurons donc les Blancs en silence. Nous sommes patients, c'est connu. Très patients. Notre tolérance n'a pas de limites.

Le père Beauchêne fait sa mission en forêt quatre fois par année. Entre-temps, il vit grassement à Maniwaki, dans son presbytère avec sa bonne. Le printemps, l'été et l'automne, il en profite pour faire d'une pierre deux coups : la mission des Indiens sur la réserve<sup>2</sup> et, tout à côté, celle des bûcherons blancs dans le camp de la C.I.P. Il se garde bien de mêler les deux. Le même Dieu mais chacun à son tour.

Il se présente toujours à Noël aussi, mais pas pour les Indiens. La messe de minuit est strictement une affaire de Blancs. Comme ils s'ennuient à mourir de leurs familles et de leurs amis, les bûcherons, prisonniers du bois, sont d'une générosité sans borne ce soir-là, et les billets de vingt dollars s'amoncellent comme un tas de feuilles mortes dans le panier en écorce de bouleau que ma mère a fait confectionner pour le curé. Nous savons que la récolte du temps des fêtes va directement dans la grosse poche creuse que le missionnaire dissimule sous sa soutane noire.

---

<sup>2</sup> Une réserve indienne est une parcelle de terrain mise à la disposition des autochtones par le gouvernement fédéral, qui en garde la propriété.

Ma mère est blanche mais elle ne peut pas assister à la messe de minuit. Cela la met au désespoir, elle qui est si croyante, si fervente. Elle se croit condamnée. Tous les Noëls cependant (à moins d'être à l'hôpital), ma mère confesse ses péchés au père Beauchêne, qui s'empresse de lui donner l'absolution. Elle se calme.

Chez les Indiens, les missions coïncident avec les beaux jours, la pêche au gros brochet et la chasse au buck<sup>3</sup>. Le missionnaire éprouve une passion démesurée pour la pêche et la chasse. Il est prêt aux pires bassesses pour coucher un majestueux orignal dans la mire de sa 30-06, lui-sant comme une *cenne* neuve. Sans cesse en quête du gros trophée, du large panache, il se vante de ses succès à tout venant.

Shipu, mon père, est le seul Indien à travailler pour la compagnie forestière. Il rend de grands services à son employeur car, en plus de sa langue maternelle, l'algonquin, il parle plusieurs autres langues indiennes, de même que l'anglais et le français. Et puis, il connaît tout le monde, il est au courant de tout ce qui se passe dans le bois. Avant de devenir guide et interprète pour les patrons de la C.I.P. et leurs invités de marque, il a longtemps voyagé avec son père et son grand-père pour le compte de la H.B.C. Ensemble, ils faisaient la traite des fourrures avec les Cris de la Baie-James, les Attikameks de la Haute-Mauricie et les Montagnais de la Côte-Nord du Saint-Laurent.

---

<sup>3</sup> Mot anglais désignant, ici, un orignal mâle.

Avec son doigt, mon père peut tracer dans le sable de la plage la carte des terres qui s'étendent jusqu'à la Baie-James. Il sait nommer toutes les rivières, les lacs et les montagnes, en indiquant les haltes et les portages. Il a tout vu et il sait tout faire : conduire un camion, un bateau, un gros Bombardier<sup>4</sup>, ou encore mener un attelage de dix chiens huskys sur la neige, les lacs et les pistes étroites qui se faufilent entre les grandes épinettes noires. En moins de deux, il monte une tente de prospecteur, fait un feu, prépare le thé et rôtit des truites. Aussi est-il aimé et respecté de tous les Indiens.

Avec les Blancs, mon père se montre réservé. Il parle peu, ne rit jamais et répond brièvement à leurs questions. Il effectue son travail consciencieusement puis il rentre à la maison, fait la tournée de ses pièges ou bien va lever son filet de pêche. Mais avec les Indiens, le soir autour du feu ou l'hiver sous la tente, il s'anime et devient un autre homme.

J'ai remarqué qu'il durcit le ton depuis quelque temps. Je sens la colère gronder dans son cœur et ses veines comme un feu qui couve sous les tourbières de la taïga. — Ouvrons les yeux ! s'exclame-t-il. Que voyons-nous ? La désolation ! Partout la désolation ! Des montagnes entières toutes nues, abandonnées. Des vallées dévastées. Les bûcherons

---

<sup>4</sup> Une autoneige, l'ancêtre de la motoneige : véhicule sur skis pouvant accueillir une dizaine de passagers.

ont tout coupé, tout rasé. Que nous ont-ils laissé? Rien! Qu'ont-ils laissé aux animaux? Rien!...

«Entendez-vous les fracas des arbres abattus qui tombent, comme frappés par la foudre? Les entendez-vous s'écraser, gémir, mourir? Ce qui était, du temps de nos pères, une immense forêt pleine de vie n'est plus qu'un cimetière de souches noircies. Entendez-vous les tracteurs labourer le ventre de la terre? Même nos lacs et nos rivières ne sont plus navigables. Ils sont encombrés de billots qui flottent. L'eau change de couleur, elle pue l'essence et l'huile...

— Un jour, enchaîne un vieux, le vent soufflera plus fort, le feu jaillira de la terre et tout le pays s'embrasera. Sois prudent, Shipu, ne te laisse pas emporter. Ces brasiers sont difficiles à apaiser. Ils détruisent tout sur leur passage et personne ne peut les contrôler.»

Mon père écoute attentivement. Avec application, il se verse un *dîche*<sup>5</sup> de thé noir et sirupeux qu'il tire du fond d'une vieille casserole cabossée. Puis il reprend la parole en pesant bien ses mots. Sur un ton grave, il pose des questions auxquelles il répond lui-même en faisant des pauses calculées qui en disent long et laissent le temps de penser. Autour, les reflets des flammes jaunes dansent dans les yeux sombres et sur les joues ravinées des vieux chasseurs. Tandis qu'hommes et femmes réfléchissent, le

---

<sup>5</sup> Tasse. De l'anglais *dish*.

bois sec crépite et lance des essaims d'étincelles qui s'évanouissent dans la nuit opaque.

— Combien d'origaux, d'ours, de perdrix, de lièvres, de castors avons-nous tués cette année? Très peu, et plus souvent qu'autrement nos filets sont pratiquement vides... Si riches et si libres autrefois, nous vivons maintenant dans la misère et la dépendance, et ce qui nous attend est pire encore. Les Blancs sont des goélands voraces. Leur faim est insatiable... Je les écoute et j'essaie de les comprendre mais je n'y arrive pas. Ils parlent sans cesse de progrès. Qui d'entre vous peut m'expliquer ce qu'est le progrès? À ce rythme-là, nous n'aurons rien à léguer à nos enfants!

Les chasseurs sont immobiles, plongés dans une profonde méditation. On les croirait taillés dans la pierre millénaire. Ils écoutent, hochent la tête en signe d'approbation, tirent de courtes bouffées de leurs pipes qui rougeoient.

Ce sont les femmes qui réagissent le plus ardemment. Presque invisibles dans la pénombre, leur présence est néanmoins palpable. Leurs yeux sont des lucioles qui luisent dans le noir. Leurs mots s'écrasent dans la nuit. On croirait entendre l'eau qui tombe au pied des chutes :

- Ça ne peut pas continuer ainsi!
- Nous avons des droits!
- C'est notre territoire!
- Nous vivons ici depuis toujours, il faut le leur dire!

Mais le dire à qui? Droits et respect sont les mots qui reviennent en écho sur toutes les lèvres. Finalement, quelqu'un lance :

— Il faut aller à Ottawa, c'est là qu'est leur Grand Chef. Il faut lui parler, lui expliquer. Toi, Shipu, tu es celui qui connaît le mieux leur langue et leurs habitudes. Tu iras parler pour nous.

Quand le missionnaire Beauchêne a appris que mon père avait été mandaté pour rencontrer, au nom de son peuple, le Grand Chef à Ottawa, il s'est mis dans tous ses états :

— Non! Non! Mais non, mes chers enfants! Réfléchissez un peu, voyons! Ça ne se fait pas, c'est impossible! Le premier ministre ne pourra pas vous recevoir, il a bien d'autres chats à fouetter. Soyez raisonnables.

Mais mon père est une tortue têtue. Il ira à Ottawa coûte que coûte, à pied s'il le faut. Rien ne pourra l'arrêter, insiste-t-il, pas même la foudre. Devant tant de détermination, le missionnaire devient tout sucre et tout miel. Il offre de prendre lui-même les choses en main et d'envoyer une lettre au sous-ministre des Affaires indiennes et du Nord. « Je vous en supplie, monsieur le sous-ministre, écrira-t-il, aidez-nous à sauver ces âmes en perdition, ces enfants de la forêt si purs, si naïfs... »

Le curé a fait livrer la missive en main propre, par l'intermédiaire de l'évêché. Il a fixé la date, précisé le but de la rencontre, organisé le transport pour mon père et lui-même, trouvé l'argent pour tout payer. L'imposante délégation inclut le surintendant de la C.I.P., le gérant de la H.B.C. et un sergent de la police montée. Shipu s'est bien préparé dans sa tête, il sait parfaitement ce qu'il va dire au gouvernement.

À Ottawa, pendant que chacun débite son boniment et sa petite requête au sous-ministre, mon père attend poliment. Son tour venu et le dernier à prendre la parole, il n'y va pas par quatre chemins. Il se vide le cœur. Son discours indispose tout le monde excepté le sous-ministre, qui passe son temps à répondre au téléphone et à signer les lettres que sa secrétaire lui apporte toutes les deux minutes.

Sur un ton neutre destiné à ménager ses compagnons de voyage, Shipu ose contredire le curé, le gérant et le sergent :

— Non, monsieur le sous-ministre. Non, ce n'est pas le paradis ni la prospérité sur nos territoires. Au contraire, c'est plutôt l'enfer. Nous vivons maintenant dans l'indigence. Nos forêts, autrefois si giboyeuses, sont dévastées, nos lignes de trappe sont saccagées, nos camps sont brûlés. Nos rivières sont souillées et dangereuses pour la santé de nos enfants. Nos chasseurs se saoulent, nos filles se font violer, monsieur le sous-ministre ! Comprenez-vous ?



« Nous voulons protéger nos enfants et nos territoires. Sans eux, nous ne sommes plus rien, nous n'existons plus. Monsieur le sous-ministre, nos racines sont aussi profondes que celles des grands pins qui poussent le long des rivières. Elles vont dans toutes les directions : au nord, au sud, à l'est et à l'ouest. Les corps de nos ancêtres reposent dans cette terre sacrée. Je vous en prie, demandez à vos hommes de cesser leur carnage... »

Le sous-ministre suspend brusquement son crayon dans les airs. Il lève le nez et fixe Shipu de ses gros yeux de hibou par-dessus ses lunettes rondes. Mon père lui cède la parole en espérant des mots réconfortants.

— Monsieur Shipu ! Votre croisade est bien sympathique mais vous vous battez contre des moulins à vent. Vous devez comprendre que c'est le progrès qui dicte tous ces changements. Personne ne peut l'arrêter. Même le premier ministre n'y peut rien. Bon... faites-moi parvenir une lettre décrivant la situation et j'en discuterai avec le ministre. Je ne vous promets rien car vous recevez déjà une aide substantielle du gouvernement : des couvertures, de la nourriture, des allocations familiales. Cependant, nous étudions présentement la possibilité de vous aider à construire des maisons confortables dans vos réserves. Pour le reste...

Il fait un geste vague du revers de la main pour signifier que l'entretien est clos. Les membres de la petite délégation

se lèvent d'un bloc et remercient le sous-ministre en faisant des courbettes. Mon père, que le curé tire par le bras, quitte le bureau à reculons. Il n'a pas compris les mots « croisade » et « moulins à vent ». Les seuls moulins qu'il connaît sont les moulins à scie qui tranchent les arbres en planches. Déçu, il n'ose pas demander d'explications car ses compagnons paraissent tous satisfaits de la brève rencontre. Surtout le père Beauchêne.

Dans le fin fond des bois, le naturel du missionnaire Beauchêne revient au galop. Cet homme bavard, vantard et grossier porte bien son surnom : la Corneille. Il s' imagine que les bonnes manières n'existent pas chez les Indiens et se croit tout permis. Il pète, il rote, il gesticule pour rien. Mais le plus désagréable, c'est qu'il n'écoute pas. Il nous coupe la parole à tout bout de champ, se fâche, nous fait des remontrances.

Certains racontent que l'évêché lui a confié une mission en forêt afin de le soustraire aux regards. On lui reprocherait de trop aimer la bouteille et d'avoir un faible pour ses petits paroissiens. En ville, sa mauvaise réputation est devenue gênante. Mais chez nous, il peut bien faire ce qu'il veut. Les Indiens n'ont pas le droit de se plaindre ; mieux, ils doivent se considérer chanceux d'avoir un curé. Loin de la ville, loin des yeux, et la réputation de l'Église est sauve.

Quand il nous rend visite à la maison, le père Beauchêne prend ses aises. Il sort son gros quarante onces de gin, se remplit un grand verre à ras bord et le vide d'un trait. Les yeux mouillés, le nez rouge, il claque la langue au palais de satisfaction, et déboutonne sa soutane qui s'écrase en tas à ses pieds. En « petit corps » blanc et britches<sup>6</sup> brunes suspendues à de larges bretelles noires croisées dans le dos, il se cale dans une chaise berçante. Sa peau est flasque, ses bras couverts de taches de rouille, ses épaules hérissées de touffes de poils hirsutes semblables à des moustaches de chat sauvage.

Le père Beauchêne traite tous les Indiens, quel que soit leur âge, comme des enfants. Il répète sans cesse qu'il est notre père à tous, qu'il sait ce qui est bon pour nous. Il nous dit d'avoir foi en lui, que notre foi peut transporter des montagnes.

Les vieux font entièrement confiance à leur curé. N'ayant pas lieu de douter de sa sincérité, ils croient à ses paroles mielleuses. Le missionnaire leur semble animé de bonnes intentions. De toute façon, il est incontournable : il sait se faire comprendre des Indiens et fréquente aussi bien les gens influents à Ottawa que les patrons de la compagnie. Il parle du premier ministre, le Grand Manitou du Canada entier, comme d'un ami. Il intercède auprès de l'agent de la police montée en faveur des Indiens incarcérés pour

---

<sup>6</sup> Pantalon court bouffant.

beuverie. Mieux encore, il négocie parfois du crédit à la H.B.C. pour les Indiens. Car les Indiens sont toujours endettés. On ne leur achète pas leurs fourrures. On les troque contre des marchandises de toutes sortes, jamais contre de l'argent. Les Indiens étant toujours en manque de denrées ou de munitions, la H.B.C. les tient à sa merci.

Il y a quelque temps, la Corneille a dénoncé Shipu à la police montée. Les agents le surveillent maintenant de près. Mon père, a raconté le missionnaire, l'a attaqué et menacé de mort; il l'a presque égorgé et c'est le surintendant qui lui a sauvé la vie. Le représentant de Dieu sur terre accuse Shipu d'être une bête sauvage.

En fait, la rancune de la Corneille envers mon père date de longtemps. Plus précisément du soir où, dans l'effervescence d'une partie de poker qu'il disputait avec les patrons de la C.I.P., le père Beauchêne a lancé, d'une voix empâtée par l'alcool :

— Moi, bibi, je les connais, les Indiens! Ce sont mes ouailles et je les connais comme si je les avais tricotés! Oui, messieurs! Vous dites qu'ils commencent à chialer? À réclamer des droits? Eh bien, croyez-moi, il n'y a qu'une façon de traiter avec les Sauvages. Pas trente-six, une seule: les mener à coups de pied dans le cul!

Et le curé a asséné un violent coup de poing sur la table. La monnaie a rebondi et le gin a frémi dans les verres

tandis que les joueurs éclataient d'un rire gras. Fier de son effet, le curé Beauchêne s'est renversé sur sa chaise en se pétant les bretelles de contentement.

Ce qu'il ignorait, c'est que mon père — invité par le surintendant qu'il avait guidé à la pêche toute la journée — avait tout entendu. Dans le feu de l'action, tout le monde avait oublié l'Indien discret et effacé, assis dans le coin sur un banc. Shipu attendait patiemment qu'on lui donne son congé.

Mon père est un géant au visage rond, aux yeux noirs et profonds d'aigle. Ses épaules paraissent équarries à la hache et ses mains sont de véritables palettes d'aviron.

Shipu s'est levé, lentement. Devant sa redoutable stature, tous les hommes se sont tus, soudain dégrisés. Le père Beauchêne, son verre à la main, s'est figé en statue de plâtre. Un Indien était là, qui parlait l'anglais, qui avait tout compris... Mon père était devenu rouge d'une colère qui grondait au plus profond de son être. Son front s'est barré, ses yeux se sont plissés et ses narines se sont dilatées tandis qu'il s'avavançait pesamment vers le missionnaire. Ses muscles roulaient comme ceux d'un ours noir qui monte à l'assaut. Il a posé ses deux mains à plat sur la table et s'est penché vers la face livide du curé en le harponnant des yeux.

Au moment où Shipu allait lui sauter à la gorge, le surintendant, prévoyant le coup, lui a posé une main apaisante sur l'épaule :

— Arrête, Shipu ! Tu vois bien qu'il a trop bu, il ne sait pas ce qu'il dit !

Le temps s'est arrêté pendant quelques longues secondes. Puis le curé a souri bêtement de ses dents jaunies par la cigarette.

— Disparais, a sifflé mon père d'une voix sourde. Sinon, je ne donne pas cher de ta peau ! Le prochain coup de pied dans le cul, c'est toi qui le recevras et il t'accompagnera jusqu'en enfer.

Shipu a claqué la porte.



## LE PENSIONNAT

La terre que nous habitons et foulons  
de nos pieds n'appartient pas à l'homme.  
Au contraire, l'homme appartient à la terre,  
car celui-ci est fait de son sable, de son eau  
et du souffle de l'Esprit. Voilà pourquoi  
personne ne peut vendre la terre.  
Qui serait assez sot pour vendre la mère  
qui le nourrit? Nous appartenons tous  
à la même grande famille.





## OISEAU DE MALHEUR

La mission la plus importante pour les Indiens est celle du printemps, quand les familles reviennent de leur territoire de chasse, les traîneaux chargés de ballots de fourrure et de viande fraîche. Chez nous, la saison douce est celle de l'abondance, du repos, celle où les familles, dispersées pendant le dur hiver, renouent entre elles. Celle des fréquentations et des mariages. Celle des festins.

Le père Beauchêne profite des grandes retrouvailles du printemps pour participer aux réjouissances. Le premier dimanche, il troque sa soutane noire pour une aube immaculée ceinturée d'or, et célèbre dans sa petite chapelle une grand-messe haute en couleur. Vêtu de ses atours les plus spectaculaires, au milieu des cantiques et des psaumes, le curé baptise les nouveau-nés dans l'allégresse et rappelle habilement à nos prières le souvenir des proches,

morts au cours de l'année. Il en met plein la vue, plein les oreilles, plein le cœur.

Après les chants et les éloges arrive le moment tant attendu des annonces. Le missionnaire, rasé de près, resplendit dans le blanc et l'or. Les portes sont grandes ouvertes, le soleil entre par toutes les fenêtres. Des odeurs de forêt, d'eau, de peau fumée et d'encens se mêlent au vent doux du printemps.

Aujourd'hui, le curé parle d'abord de la vie qui change, des bienfaits que nous dispensent la C.I.P., la H.B.C., la police montée. Il rappelle l'amour indéfectible de l'Église pour tous ses enfants, de quelque race ou croyance qu'ils soient...

Finalement, le prêtre exhibe une feuille de papier qu'il tenait cachée dans son dos. Il toussote pour s'éclaircir la voix :

— Mes chers amis, je vais maintenant vous lire une lettre que je vous demande d'écouter attentivement.

Ah ? Ce n'est pas l'habitude de lire des lettres durant l'office religieux. Celle-ci doit être très importante. Peut-être, enfin, la réponse du Grand Chef à Ottawa ? Le père Beauchêne, à très haute voix, lit :

— Mes bien chers frères algonquins, mes chères sœurs algonquines...

Ça commence bien. Personne ne bouge. On entend voler les maringouins dans la chapelle décorée de petits bouleaux feuillus et de rameaux de sapin. Les hommes, coiffés de chapeaux de feutre enfoncés jusqu'aux oreilles, écoutent. Les femmes aussi, dans leurs belles robes fleuries, la tête et les épaules couvertes d'un long châle à carreaux qui leur fait un air de madones. Ici et là, une jeune maman allaite un gros bébé joufflu qui tête bruyamment.

— ... nous vous informons officiellement, par la présente, qu'à partir du mois de septembre de cette année 1950, les enfants indiens en âge de fréquenter l'école seront envoyés dans un pensionnat créé spécialement pour eux par le gouvernement du Canada à Ottawa.

C'est la consternation générale. On croirait que le tonnerre est tombé sur la chapelle. Non, nous avons certainement mal compris. Le père Beauchêne fait une courte pause pour laisser passer la surprise, puis reprend :

— En d'autres mots, les enfants indiens de six ans et plus, jusqu'à quatorze ans pour ceux qui n'ont pas encore charge de famille, ne monteront pas dans le bois cet automne avec leurs parents, comme d'habitude. Ils passeront plutôt l'hiver dans un pensionnat, c'est-à-dire dans une école où ils apprendront à lire, à écrire et à compter. On leur enseignera aussi les bonnes manières et tout ce qu'il faut savoir de la vie normale en société.